

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

(Suite)



POUR le capitaine, c'est le salut : il est bien plus tranquille au milieu de la grande tasse que sur les bords. Ici, la lame brisée brise un navire de bois comme fêtu de paille ; ou bien, perspective non moins dépourvue de charme, le vent vous envoie sur un récif, sur un écueil,

et... tout est dit : l'équipage fait son acte de contrition, s'il en a le temps, et se retrouve au complet sur les rives de l'éternité, sans presque la moindre transition. Gare, alors, à ceux qui jureraient comme des païens ou se conduisaient comme des animaux ! Ils le savent, ces matelots grossiers, et tout ce que vous voudrez si cela ne vous suffit pas, mais braves gens au fond : aussi, dans le danger, mais là, le vrai, l'imminent, l'inévitable danger, les voyez-vous tous se prosterner et promettre à la douce Vierge ou à sa vénérable Mère, la bonne sainte Anne, qui un bateau en miniature, qui un pèlerinage fatigant et nus pieds, qui cinquante chapelets, ou, comme notre brave oncle Ben, cent messes pour les trépassés, sans spécifier autrement son vœu : ce qui amène des scrupules sans fin au digne capitaine. Car, au moment de s'exécuter—il n'a jamais manqué à sa parole, et sa parole valait cent fois certains écrits dont on abuse trop aujourd'hui, même envers celui dont le travail intellectuel constitue une chance de vie ; je vous le dis sans la moindre allusion, encore que j'aie bien le droit de penser et d'écrire ce qu'il me plaît en fait d'idées philosophiques. Notre Saint-Père le pape, Léon XIII, n'a-t-il pas eu le courage envers les riches, et la charité envers les pauvres, de rappeler à sa façon en faveur de l'ouvrier, quel qu'il soit, ce qui constitue un crime criant vengeance au Ciel et que le catéchisme définit : "Frauder l'ouvrier dans son salaire ?"—je disais donc que notre oncle Ben, au moment de s'exécuter, lâchait quelques :

—Bateau ! monsieur le curé, c'est-y des messes chantées que j'ai promises ou ben des

messes basses ?... Dites-moi lesquelles, que je paie tout de suite !

Monsieur le curé tranchait la difficulté au mieux des intérêts du brave capitaine ; le bon Dieu, dans sa bonté, devait ratifier ce que décidait son ministre.

Donc, l'oncle Ben, au lieu de suivre le chemin conduisant à Boston, se faisait *charrier* à toutes voiles vers la pleine mer. (Puisque nous disons : Embarquer dans les chars, je me crois dûment autorisé à dire que le vent charrie un navire ; c'est une nouvelle exception dans l'art de parler notre jolie langue française, si malmenée, hélas ! mais je me console aisément à la pensée que l'exception confirme la règle. Le fleuve charrie bien les glaces : mais voir la mer charrier des navires, c'est d'une poésie à vous faire... dormir debout !)

Nous étions à quarante lieues au moins de toute terre, quand les prévisions du capitaine tout à coup se réalisent. Le vent saute brusquement de l'ouest au nord-est, ce qu'il y avait de mieux pour nous mettre en marmelade si nous étions restés plus près des côtes.

Il fallut carguer les voiles : ce ne fut point chose facile, je vous prie de le croire ; le vent semblait augmenter de force de minute en minute. Alors commença ce duel disproportionné de l'homme contre les éléments. L'oncle Ben voulait rester en pleine mer ; le vent nous poussait avec violence vers la terre. Le navire, toujours obéissant au gouvernail, louvoyait, cherchant à tenir sa distance première des côtes.

Monseigneur était plus que jamais en proie à ses crispations nerveuses. C'était presque heureux : il ne se rendait pas compte du danger.

La tempête faisait rage ; les mâts craquaient ; les vagues passaient à chaque instant par dessus le pont. Et tout cela sifflait, hurlait, mugissait ! C'était d'une superbe horreur.

Maintenions-nous notre place ?... L'oncle Ben semblait un peu soucieux. De temps en temps, il arrêtait sa promenade et montait sur le pont. Il écoutait, puis redescendait.

Les officiers anglais avaient surpris le pli se creusant sur son front hâlé, ils l'avaient suivi plusieurs fois sur le pont. Enfin, avouez-le : n'était-ce pas humiliant de voir un homme se disant marin, ce marin étant de fait et de droit capitaine d'un navire ; n'était-ce pas humiliant, dis-je, de le voir s'arrêter quelques instants, n'importe où sur le pont, et écouter ? Ecouter ! mais écouter quoi donc ? Est-ce ainsi que l'on dirige un navire ?... Était-il vraiment idiot, ou fou ?... D'un air goguenard, les officiers s'approchent de l'oncle Ben :

—Mais où donc, lui dit l'un d'eux, est votre boussole, capitaine ?

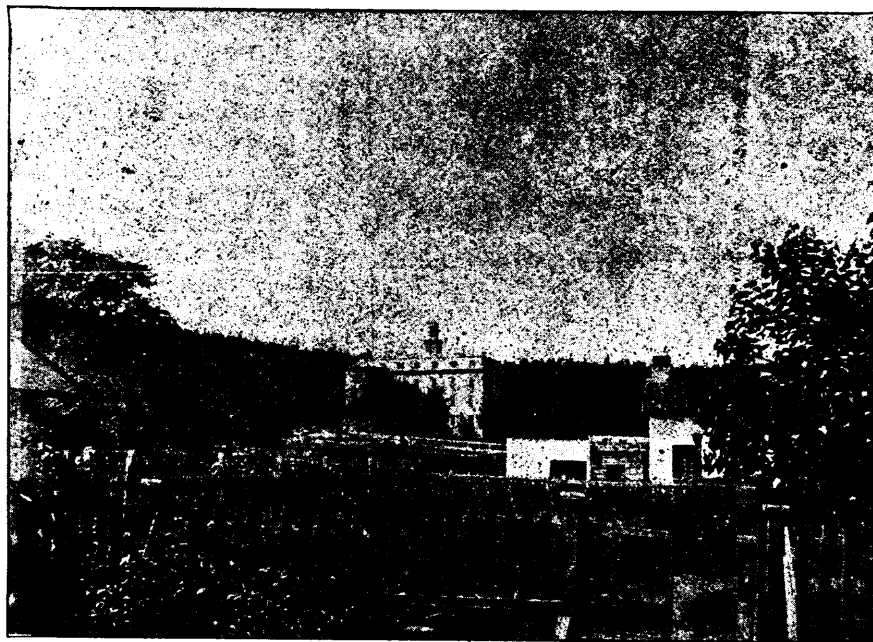
—Ma boussole ?... ma boussole ?...

L'oncle Ben avait toujours (vous n'auriez pu le voir autrement, sur mer, si ce n'est à table) les mains derrière le dos.

—La voilà, ma boussole ! dit-il en brandissant son chapelet qu'il tenait continuellement dans les mains.

—Et c'est avec ça que vous prétendez diriger votre navire ? dit l'Anglais d'un air de profonde commisération.

—Monsieur, répliqua l'oncle Ben dont le sang avait reflué au visage, c'est avec ça que j'ai dirigé mon navire par toutes les tempêtes là où vous ne sauriez diriger une chaloupe ; c'est avec ça que j'ai appris, avant que vous fussiez de ce monde, à braver les éléments, à sortir des situations les plus périlleuses sans jamais subir la moindre perte ; c'est avec ça que je vous conduirai à bon port, je l'espère, le voulussiez-vous ou non ! Qu'est-ce que votre boussole, si vous ne connaissez point les secrets des mers, l'endroit où pose chaque écueil, chaque récif ? Votre boussole ne nous



RIGAUD.—LE COLLÈGE, VUE DU COTÉ EST.—Photo. P. Bédard, amateur



RIGAUD.—UNE RUE DU VILLAGE.—Photo. P. Bédard, amateur